

HISTOIRE.

MOEURS ET COUTUMES.

LES ARABES EN ESPAGNE.

Je n'ai point l'intention de retracer les événements dont se compose l'histoire des Arabes, leurs étonnantes victoires, l'empire grec tombant sous leur glaive, et l'Espagne conquise; ce que je voudrais faire sentir, c'est la grâce, la poésie de ce peuple charmant, qui a tant fait pour l'avancement des sciences et des arts.

Il est impossible d'étudier la conduite des Arabes en Espagne, de voir leur courage sur les champs de bataille, leur amour de la justice et leur tolérance dans les villes conquises, leur respect pour les droits de l'hospitalité, sans éprouver de l'admiration pour cette grande race si savante et si forte alors, qui languit et s'éteint aujourd'hui. L'Espagne est couverte de monuments de leur génie. A Grenade, c'est l'Alhambra, palais merveilleux, tout incrusté de marbre, d'or et d'azur; l'Alhambra avec sa cour des Lions, entourée de portiques soutenus par cent dix-sept colonnes d'albâtre. A Cordoue, c'est l'Aljama ¹, dont Abdérame I^{er} traça lui-même le plan. Mille quatre-vingt-seize colonnes de marbre, de jaspe et de porphyre supportent le faite et le dôme de ce temple magnifique; quatre mille six cents lampes d'argent, suspendues à des chaînes de même métal, descendaient des voûtes pour éclairer les prières de nuit, et dans un pareil nombre de cassolettes brûlaient sans relâche l'encens, l'ambre et l'aloès. Sur les parois intérieures, sur le marbre blanc qui revêtait les murailles, se déroulaient des arabesques capricieuses. Ces arabesques encadraient des versets du Koran tracés en lettres d'or. C'était les seuls ornements de la mosquée; car rien ne doit distraire le croyant du recueillement de la prière.

Le pied de l'infidèle ne pouvait jamais souiller la sainte demeure, sous peine de mort: il ne pouvait entendre le *khatyb* ², recommandant l'accomplissement des cinq préceptes fondamentaux de la religion musulmane, qui sont la foi, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage, ou appelant les

¹ La grande mosquée, la cathédrale.

² Le prédicateur.

musulmans à la guerre sainte, à la croisade contre les juifs et les chrétiens. « Ceux qui meurent dans le combat, disait la voix fanatique, ont leurs fautes pardonnées, et l'épée est la clef du ciel. »

Il ne faudrait pas croire que cette terrible soif du combat étouffa dans les musulmans l'élégance des mœurs et la pureté du cœur. Voyez si ce ne sont pas de charmantes pensées que celles-ci :

« Plus on est près du but, plus la difficulté semble en éloigner. Aussi, quand, pour arriver, on a dix pas à faire, c'est au neuvième qu'est la moitié du chemin.

« Lorsque Dieu veut faire briller une vertu restée dans l'ombre, il éveille la langue de l'envie; si la flamme n'attaquait pas l'aloès, connaîtrait-on le parfum de l'aloès ?

« La richesse ne consiste pas dans ces mots : « ma terre, maison » ; elle consiste dans la constante protection de Dieu.

« Le savant vit après sa mort, l'ignorant est mort même pendant qu'il vit.

« Ta vie, ô voyageur sur la terre, est divisée en deux parts ; ce qui est passé est un songe, ce qui reste, un désir.

« Mets ta confiance dans le Seigneur; jamais il ne trompe un juste espoir. »

Beaucoup de personnes qui parlent et écrivent sur la chevalerie semblent ne pas savoir que les Arabes avaient aussi leur chevalerie, plus ancienne, plus élégante, aussi pure, aussi brave que celle des chrétiens. Le Maure, compagnon d'armes d'Al-Raschid, portait l'éperon d'or, comme le rude chevalier, ami de Charlemagne; seulement, l'Arabe possédait sur son rival tous les avantages que donnent des mœurs adoucies par l'amour et la culture de la science et de la poésie. Les fils du désert avaient des joutes et des tournois ; seulement, jamais ils ne songèrent à ensanglanter l'arène; ils se contentaient de lutter de grâce et d'adresse, et la nuit qui suivait leurs jeux guerriers n'entendait jamais les plaintes et les gémissements des blessés. Pourtant, il faut bien l'avouer, ce sont les Arabes qui popularisèrent en Espagne les courses de taureaux.

Mais, nous sommes à Cordoue (dixième siècle); le calife Heschem, fils du noble Alhakem II, préside à des joutes. Une écharpe de soie verte roulée sur le front, et attachée sous le menton par les deux extrémités, enveloppait sa tête et son cou. Depuis ses épaules jusqu'à ses pieds chaussés de bottes rouges, il était couvert d'une ample robe mi-partie de toile d'or et de soie verte, sur laquelle tranchait un baudrier de velours pour-

pre, orné de boutons d'or, qui soutenait, dans un fourreau semblable, une épée droite à deux tranchants. Hescham avait à peine trente-deux ans. Il s'est assis dans la loge qui lui est réservée, son hagib¹ et les principaux de sa cour se pressent autour de lui.

Le calife a donné le signal; les instruments guerriers retentissent, et les hérauts à la voix éclatante appellent les combattants. Aux deux bouts de l'ovale de l'arène, aussitôt partent deux troupes.

« Chacune d'elles² était formée de douze cavaliers. Les uns, appartenant à la tribu d'Amer, montaient des juments blanches. Ils portaient pour livrée, par-dessus la cotte maillée, faite d'un léger tissu de fils d'acier, de courtes tuniques de velours semées d'étoiles d'or, et serrées autour des reins par des écharpes de soie bleu de ciel. Sur le cimier de leurs turbans s'agitaient des aigrettes de même couleur; le petit bouclier qui couvrait leur bras gauche était entouré d'un large ruban pareil à l'écharpe, et leurs coursiers portaient sur la crinière et sur la croupe des nœuds flottants de ruban semblable. La seconde troupe était composée de douze jeunes hommes de la tribu de Macknésah. Ceux-ci montaient des chevaux noirs; leurs tuniques étaient blanches; les ceintures, les turbans et le panache d'un rouge éclatant. Les uns et les autres n'avaient pour armes que des lances de jonc légères et flexibles, dépouillées de leur fer, au bout desquelles flottaient de petites banderoles aux couleurs de leur livrée.

« Quand le signal fut donné, les combattants des deux partis s'avancèrent au pas les uns au-devant des autres, se réunirent au milieu du cirque, et s'approchèrent ensemble de la galerie du calife, qu'ils saluèrent en baissant leurs lances et en faisant agenouiller leurs chevaux. Ils reprirent ensuite leurs premières places. Un second signal se fit entendre, et les deux troupes, la lance en arrêt, s'élançant avec impétuosité, imitèrent, dans leur choc, tous les mouvements d'une véritable mêlée. Cependant les coups de la plus brillante adresse se bornaient à enlever avec la lance ou à défendre avec le bouclier les panaches du casque et les rubans des chevaux. Leurs évolutions rapides avaient toute la promptitude d'une manœuvre et toute la régularité d'une danse... Pendant ces jeux, les chevaux, tantôt précipités comme une flèche échappée de l'arc, tantôt brusquement arrêtés, obéissaient aux ordres de la bride avec une telle docilité,

¹ Chambellan, premier ministre.

² Viardot.

avec une si merveilleuse souplesse, qu'on eût dit que la pensée du maître les animait aussi...

« Les Arabes, fils des anciens Berbères, fils des Numides, avaient conservé l'antique renommée de leurs pères ; ils étaient les premiers archers du monde. A l'une des entrées du cirque, où l'amphithéâtre offrait entre ses bancs coupés un vaste intervalle, une lance fut plantée en terre ; elle soutenait, à hauteur d'homme, un de ces petits boucliers de cavaliers arabes, formés de trois lames de cuir étendues sur un tissu d'osier, et que perce dans leur centre une pointe d'acier poli : c'était le but.

« Les combattants étaient rangés sur l'un des côtés de la lice, dans l'ordre que leur avait assigné le sort, et tenant à la main leur arc tendu. Au signal donné, ils partent l'un après l'autre à de courts intervalles. Chacun d'eux lance son cheval à toute bride, puis l'arrête court en face du but, décoche une flèche, et reprend aussitôt sa course rapide. Ce mouvement s'exécutait avec une si merveilleuse promptitude, que l'oreille entendait déjà siffler le trait, quand l'œil n'avait aperçu qu'une sorte d'hésitation dans l'allure du cheval. Quatre fois les prétendants renouvelèrent cette lutte d'adresse. Un prix principal fut ensuite disputé par les quatre vainqueurs, X.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRE NATURELLE.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

MOEURS DES INSECTES.

La bise devenait piquante...; le moissonneur avait passé sur la plaine. Adieu bluets et coquelicots ! adieu liserons et boutons d'or !... Tout avait disparu ; quelques tristes colchiques d'automne, échappés au hâle ou à la destruction, paraient seuls la plaine de leur pâle corolle de velours.

Près de la lisière d'un bois, blottie sur une touffe de genêts verts, une pauvre cigale regardait avec inquiétude le vent enlever aux arbres leur dernière parure. Elle avait vu, tranquille et insoucieuse, disparaître une à une les gerbes aux épis dorés ; elle avait vu le vendangeur enlever aux vignes leurs grappes empourprées ; son chant n'en avait été ni moins

joyeux ni moins sonore ; mais, depuis quelques jours, plus d'un frisson avait fait trembler la pauvrete..., et le moucheron devenait rare !

La petite reine des prairies, jetant autour d'elle un regard inquiet, battit la terre de ses six pattes légères ; puis, contractant ses muscles et frappant sur cet appareil que l'on nomme *tymbales* et dont la nature l'a pourvue, elle produisit ce bruit sonore et perçant que l'on nomme vulgairement le chant de la cigale, mais qui n'est réellement que le son de l'instrument qu'elle possède.

Puis elle se tut et écouta ; mais rien, absolument rien ne répondit à son appel ; pas une autre cigale, pas une verte sauterelle ne se trouvait aux alentours. Verdelette, ainsi la nommait-on vulgairement dans sa famille, descendait d'une maison illustre ; l'une de ses ancêtres avait inspiré au grand poète Anacréon une ode digne d'être offerte à une divinité. Ses aïeux avaient été chantés par les Grecs, honorés par les Egyptiens, et l'île de Tétanos avait vu s'élever un temple en faveur d'un des membres de sa famille ! Il est vrai que, chez le peuple cigale, la noblesse avait un peu perdu de son influence ; mais la jeune reine était belle, spirituelle ; elle possédait une foule de talents ; que de raisons pour être bonne et aimée ! Aussi Verdelette était-elle adorée. Elle devait son nom à la couleur distinguée de sa robe, qui tenait le milieu entre le vert Isly et le vert Chambord, signe certain de distinction, puisqu'une grande partie de cette famille porte une livrée grise ou mélangée. Ses ailes étaient du plus beau rouge, et se nuançaient, aux rayons du soleil, des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel ; son front large et développé témoignait à la fois de son génie et de son amour pour la musique ; et si l'on avait essayé quelquefois de médire de ses yeux, un peu trop à fleur de tête, ce bruit n'avait pas trouvé d'écho.

Ajoutons à tant d'attraits une grâce indéfinissable dans les mouvements et une légèreté dans le vol, qui lui faisaient des envieux, même parmi ces belles *demoiselles* diaphanes, qui passent leur vie éphémère à voltiger au-dessus des eaux, sur les roseaux et les nénufars.

Assise sur son trône de verdure, ne vivant que de la rosée du ciel (on le croyait du moins à cette époque ; quoiqu'en historien fidèle, nous devions ajouter qu'elle ne dédaignait ni les mouchérons ni les vermisseaux, mais que, pour ne pas se dépoétiser aux yeux de ses admirateurs, elle ne faisait ce repas solide que seule, et vers le milieu de la nuit), Verdelette recevait les nombreux hommages de grillons artistes et beaux-esprits, qu'elle protégeait de sa noblesse et de son crédit. Un peu légère, un peu

étourdie, elle chantait du soir au matin, et plusieurs gros bourdons, assurément, prisait fort sa musique. Verdelette chantait juste, ce qui n'est pas aussi commun qu'on pourrait le croire. En un mot, c'était une Jenny Lind pour le peuple cigale; là, comme partout, les sots et les flatteurs ne manquent jamais; aussi était-elle encensée, chansonnée, illustrée.

Jusque-là, la petite reine ne connaissait du monde et des choses que le beau côté: toujours jeune, puisque dans sa famille on ne voit jamais qu'un printemps; en véritable artiste, vivant au jour le jour, sans chagrin de la veille, sans inquiétude du lendemain, elle faisait joyeusement bourse commune avec ses nombreux amis.

La pauvre cigale n'avait jamais songé à l'hiver! « Depuis que les mouches sont rares, se dit-elle un matin, ma cour a disparu!... papillons, grillons, cricris ou bourdons, tous se sont enfuis... C'est singulier! je les croyais mes amis... L'ennui me gagne... Voyageons! »

Verdelette secoua la tête et se mit en route. La pauvre petite ne doutait de rien. — Je n'aurai qu'à me faire entendre, pensait-elle, et j'obtiendrai vingt trônes au lieu d'un... Et la voilà partie sans porte-manteau, sans provisions, s'arrêtant çà et là, tantôt sur un buisson d'épines, tantôt sur une touffe de bruyère, ou sur un chardon dépouillé. Ce genre de vie plut quelques jours à notre étourdie; mais on se lasse de tout. D'ailleurs, malgré sa sobriété, elle était parfois réduite à un jeûne si rigoureux, qu'elle ne pouvait plus souvent chasser une sombre inquiétude.

Un soir que, plus triste encore, elle s'était réfugiée à l'aisselle d'un arbuste, espérant se soustraire au froid qui commençait à la pénétrer, elle fut fort surprise de voir, en se réveillant le lendemain matin, la terre couverte d'un immense tapis blanc...

Une affreuse pensée lui traversa l'esprit!

« Mourir?... se dit-elle en y songeant pour la première fois...; mourir de froid ou de faim! moi! cigale pur sang, artiste émérite comme Néron, mourir seule au milieu d'un champ! sans une main amie pour me fermer les yeux!... Oh! je frissonné..., j'ai froid..., et le froid, c'est la mort... »

Quel est l'être qui ne recule pas devant l'image de la destruction? Pauvre Verdelette! que de tristes réflexions lui vinrent alors à la pensée! Elle revoyait le doux soleil du printemps, la plaine émaillée de fleurs, l'aubépine blanchir... Elle entendait encore chanter la fauvette... Oh! que cette vie qu'elle allait quitter lui paraissait belle et regrettable!

Comme elle jetait les yeux de tous côtés, elle aperçut à deux pas un tertre assez élevé dont l'ouverture étroite se trouvait juste de son côté... « Ah ! le Ciel me protège ! se dit la pauvre cigale ; ceci doit être l'habitation de quelques bons voisins... Quelques voisins ! serait-ce une fourmilière ? Ma mère m'a dit souvent qu'il fallait peu compter sur ces dames les fourmis... Oh ! ma mère se trompait certainement ! le monde a bien changé depuis ce temps ! Ne sommes-nous pas tous frères ? et les fourmis de notre siècle sont moins égoïstes... Elles auront pitié de mon état... Pauvre mère ! comme tous les vieillards, elle voyait tout en noir ! Entrons... »

Ainsi, toujours l'expérience des vieux est perdue pour les jeunes !

Verdelette fit quelques efforts, souleva la terre qui bouchait l'entrée du nid, et se trouva dans un vaste corridor. Il était temps ; pâle de froid, mourant de faim, Verdelette crut un instant que son heure dernière était arrivée ; elle fut obligée de s'appuyer contre la muraille.

Quand elle fut un peu remise, elle examina l'endroit où elle se trouvait : c'était un nid de fourmis blanches ou *termès*.

A son approche, la sentinelle placée en vedette frappa la terre avec force, et le signal fut bientôt répété, de proche en proche, par les sentinelles perdues, placées de distance en distance. Sans doute le danger parut imminent, car on allait, on venait, on paraissait chuchoter aux oreilles. Bientôt des milliers de combattants se présentèrent, le maintien fier, la tête haute, prêts à venger une insulte ou à livrer un combat. Cependant ils n'attaquèrent pas Verdelette, et se tinrent sur la défensive.

La pauvre cigale avançait doucement ; une température chaude l'avait ranimée, et la vue de quelques provisions sur lesquelles elle avait jeté un coup d'œil de convoitise lui donnait du courage. Sa pose, d'ailleurs, était si timide et si modeste, qu'elle devait rassurer les plus poltrons. Verdelette eut un instant la pensée de jouer de son instrument pour égayer un peu ce peuple laborieux ; mais la fatigue et la détresse avaient affaibli ses muscles, et, quelques efforts qu'elle fit, elle ne put rendre que des sons sourds et étouffés.

Elle traversa donc en silence d'immenses magasins tout remplis de gomme, de miel, de sucre, de pain, de petites mouches et d'insectes desséchés, et rangés avec un grand soin ; elle vit ce peuple travailleur partir à la découverte de provisions, et revenir chercher du renfort lorsque la charge était au-dessus de ses forces. Elle en vit d'autres qui traînaient les œufs ou *larves* dans des cases destinées à l'enfance ; elle vit une partie

des termès chargés seuls de ce soin, et faisant l'office de nourriciers.

Elle vit des mineurs qui creusaient la terre, des ingénieurs qui traçaient les chemins et formaient des canaux pour l'écoulement des eaux, qui, sans cette précaution, n'eussent pas manqué de submerger la fourmière dans la saison des pluies. Saisie d'admiration à la vue de cette population laborieuse, elle s'approcha d'un des termès mineurs, plus jeune que les autres, et dont la physionomie lui parut aussi moins rébarbative que celle des soldats. « Entre frères, lui dit-elle de sa voix la plus douce, on doit se passer bien des choses. Pardonnez-moi d'avoir osé pénétrer dans votre solitaire demeure; je n'y suis pas venue en ennemie, je vous le jure; comme artiste, j'ai vu avec admiration votre palais et votre peuple, et, si je ne me trompe, vous appartenez à la nombreuse famille des fourmis?

— Nous sommes cousins, il est vrai, reprit le jeune termès. Mais, ajouta-t-il d'un air dédaigneux, nous ne nous en aimons pas davantage. Souvent elles nous font la guerre... Il est vrai que nous savons nous défendre; sans cela, où en serions-nous! On ne nous a pas surnommés les termès belliqueux pour rien!... Vous souriez, belle cigale (le termès savait son monde)? Douteriez-vous de notre courage? Il faut voir quand les fourmis amazones viennent nous attaquer pour s'emparer de notre demeure, de nos provisions, et renverser notre gouvernement, notre nombreuse armée, rangée en ordre de bataille, marcher sur plusieurs lignes. Elle obéit au commandement des plus vieux chefs qui, hors des rangs, circulent çà et là, s'exhaussant, pour être aperçus des soldats, sur un brin de bois, d'herbe ou de paille. Sur un geste, un signe, tous exécutent d'habiles manœuvres, tous s'arrêtent spontanément quand le chef l'ordonne. Il faut voir quel ensemble, quel accord! Aussi le carnage est-il grand. Il faut que l'une des deux républiques succombe, car les amazones ne sont ni moins obstinées ni moins courageuses que les termès.

Après le combat, la terre est jonchée de cadavres; si l'on est vainqueur l'on traîne les blessés, les mourants à l'infirmerie quand l'édifice a résisté à la guerre, on ramasse les œufs épars, on préside aux réparations du bâtiment, et l'on se prépare à un nouvel assaut. Telle est notre vie, à nous, pauvres insectes, un combat continu!

— L'union fait la force, reprit la cigale en soupirant douloureusement sur son isolement et sa détresse!

— C'est vrai, reprit le termès; aussi, pas un poltron dans l'armée, pas un paresseux dans la république, car nous vivons en république aristocratique, ainsi que cela se pratiquait à Athènes, dans le vieux temps... Les

généraux nous commandent, les soldats nous protègent. Nous autres, nous travaillons à l'entretien des édifices... Mais, puisque mon récit paraît vous intéresser, reposez-vous un instant ici, reine des prés. »

Le galant termès avança une petite motte de terre fraîche et légère, et une fois encore la pauvre Verdelette put se faire illusion, et croire qu'elle avait recouvré son trône et sa royauté... L'espoir lui revint au cœur...

« Nous n'avons pas toujours marché terre à terre, ainsi que vous nous voyez, poursuivit la fourmi ; une destinée plus élevée, plus noble, nous avait été donnée par le Ciel. Mais, hélas ! cette vie de félicité ne dura chez nous qu'un seul jour ! »

Ici le termès poussa un profond soupir. « Il m'en souvient encore, ajouta-t-il au bout d'un instant, de ce jour où, sortant de la larve, et parvenu à l'état d'insecte parfait, je quittai le berceau paternel pour m'élancer dans les airs avec un essaim de frères ! C'était au milieu du printemps ! Un matin, je me sentis tout à coup débarrassé de l'enveloppe qui retenait mes ailes. L'air était chaud et parfumé. Dieu ! quelle joie me vint au cœur quand je m'élançai dans l'espace ! Il me semblait que tout ce vide m'appartenait ; que le soleil ne luisait que pour moi ; que les fleurs me jetaient exprès leurs parfums. Je craignais de ne pas suffire à tant de bonheur...

Nous volions en troupe, folâtrant comme un joyeux essaim, et franchissant l'espace pour chercher au loin un endroit favorable afin d'y fonder une colonie. Mais voilà que le ciel s'obscurcit, de gros nuages noirs traversent l'atmosphère ; la pluie tombe par torrents, et la plus grande partie de mes frères périssent victimes d'une si affreuse catastrophe. Heureux ceux qui échappèrent à ce déluge ! Mais abîmés, mourants, précipités sur la terre, ils ne faisaient plus que de se traîner péniblement. Ce n'est pas tout : ces belles ailes qui avaient servi à notre voyage, ces ailes, dont nous étions fiers, tombèrent le lendemain au lever du soleil. Hélas ! la nature ne nous les accorde un instant que pour nous donner la facilité de nous transporter. Elle nous les reprend aussitôt.

Oh ! combien cette seconde métamorphose nous rendit honteux, poltrons même, de braves et pleins de cœur que nous étions d'abord ! Le croiriez-vous ? nous fuyions sans nous défendre, comme des lâches, devant les fourmis nos parentes, qui, sans égard pour les doux liens de la famille, nous poursuivaient avec acharnement jusque sur les branches d'arbres, où, blottis et tremblants, nous causions avec inquiétude des funestes effets de notre métamorphose.

Ce fut ici, sous terre, près de ce bois touffu, que nous établîmes notre mystérieuse demeure. Des galeries furent aussitôt creusées à la profondeur de quatre pieds. C'est là que les travailleurs vont chercher le gravier fin avec lequel sont construits les divers étages propres à servir de magasins, d'asiles à l'enfance. Et maintenant, grâce à notre travail, nous ne craignons ni le froid ni la disette.

— Et, j'en suis certaine, vous avez adouci bien des misères, soulagé bien des infortunes. »

Le termès regarda la cigale entre les deux yeux, car il crut un instant qu'elle le raillait. Puis il ajouta, en changeant de ton et de manière :

« D'où sortez-vous donc, ma mie ? il me semble que pour une artiste, vous connaissez peu vos auteurs ! N'avez-vous jamais lu *La Fontaine* ? »

— Autre temps autres mœurs ! reprit la pauvre chanteuse en poussant un soupir ; car elle sentait s'envoler sa dernière espérance. Notre siècle a proscrit l'égoïsme, et la fable de *La Fontaine*, et les maximes de la fourmi, ont été jugées depuis longtemps d'une morale tant soit peu équivoque.

— Cela peut n'être pas très-moral, c'est vrai ; mais croyez-moi, ma belle étourdie, le monde est toujours le même. Ne vous laissez plus prendre à de pompeuses paroles, et faites comme moi, amassez pour votre avenir.

— Oh ! vous avez un cœur de bronze, dit la pauvre cigale d'une voix que la douleur rendait encore énergique et vibrante. Le Ciel vous punira... car l'égoïsme est le plus affreux de tous les vices ! »

Elle n'avait pas achevé, qu'un grand bruit se fit entendre sur leurs têtes ; puis une forte secousse comme un tremblement de terre... et la fourmière s'écroula. Adieu richesses et provisions ! Un bûcheron qui coupait du bois avait aperçu le nid, et s'était empressé de détruire ces insectes pernicioeux avec le manche de sa cognée...

Verdelette périt sous les décombres. Sa vie ne fut abrégée que de quelques minutes, puisque l'époque marquée pour sa destinée était arrivée à son terme.

Quant à l'égoïste termès, on assure qu'échappé par miracle au carnage, il se souvint de la leçon, et que, bien qu'il soit resté économe et travailleur, il trouve encore souvent le moyen d'obliger ses semblables.

M^{me} LOUISE LENEVEUX.

HISTOIRE.

JEAN ALTHEN.

(Explication de l'énigme historique.)

Lorsque j'avais le bonheur d'être jeune, je ne voyais rien d'aussi beau dans l'histoire que le récit des événements guerriers, que le bruit des batailles, que la clameur des soldats se disputant la victoire. Je m'attachais au char des ravageurs du monde, je les suivais haletant dans leur marche terrible, et, derrière eux, je montais au Capitole. Les années sont venues, j'ai étudié avec une âme plus posée les conseils du divin Maître, et mon esprit a abandonné la voie dans laquelle il s'égarait.

Je tiens en haute estime le courage, l'amour de la patrie ; mais je crois que ce courage, que cet amour peuvent conquérir une juste renommée ailleurs que sur les champs de bataille. A côté du soldat qui défend son drapeau, je place le prêtre qui console le pauvre et assiste le mourant, le médecin qui combat au milieu des épidémies, le ministre qui fait régner la justice, le juge qui la rend sans crainte ni faiblesse, le commerçant dont le regard embrasse les mondes, l'industriel dont le génie fait vivre toute une province ; l'ouvrier ami du travail, élevant et soutenant sa famille par un labeur terrible ; je place aussi parmi les courageux serviteurs de leur pays, cette forte race d'agriculteurs dont les nobles charrues fécondent et enrichissent la patrie.

C'est avec cet esprit qu'il faut étudier l'histoire ; la justice le veut, la religion l'ordonne. C'est pourquoi nous ne cesserons de faire passer sous vos yeux le nom des hommes de toutes les classes, dont la persévérance et le génie ont contribué à l'élévation morale ou à l'amélioration physique de de la société humaine.

Le nom de celui qui a introduit en France la culture de la garance vous est inconnu, sans doute ? et cette culture, cependant, fait la richesse de plusieurs de nos départements. Ehan ou Jean Althen naquit en Perse en 1711. Fils du gouverneur d'une province, il pouvait se croire au-dessus des atteintes de la fortune ; mais l'usurpation de Kouli-Khan vint renverser ses espérances. Le jeune Althen échappa, seul, à la ruine et au massacre de toute sa famille. Proscrit, il travailla, pendant quatorze ans, en Anatolie, à la culture du coton et de la garance. Tourmenté du désir de sortir

de la servitude, il s'enfuit, parvint à gagner Smyrne, et se plaça sous la protection du consul de la France. Dès lors, il put se considérer comme vraiment libre. Le consul l'accueillit avec le respect dû au malheur ; il fut frappé de l'esprit et des connaissances du jeune Persan, et bientôt Althen, muni de lettres de l'ambassadeur de France à Constantinople, qui le recommandait à son gouvernement, fit voile pour Marseille.

Althen emportait des graines de garance. A peine débarqué, il aurait bien voulu se rendre à Versailles ; mais comment, sans argent, sans crédit, entreprendre un voyage si long et si coûteux alors ? Il résolut d'attendre. Par la grâce de son esprit, par l'éclat même de sa mauvaise fortune, par la distinction de ses manières, il parvint, quoique pauvre, à se faire bien venir dans quelques familles de Marseille. Après avoir étudié les dogmes de notre foi ; après les avoir comparés aux prescriptions du Coran, il abjura, et, quelque temps après ce grand acte, il épousa une jeune fille qui lui donna vingt mille écus de dot. C'était une fortune ! car vous savez que M^{me} de Maintenon avait prouvé à son frère, et cela par des chiffres, qu'un seigneur pouvait avoir voiture et tenir son rang, à Paris, avec 6,000 fr. par an.

Althen aurait donc pu vivre tranquille ; mais il voulait être utile à sa patrie adoptive et lui payer le bonheur qu'elle lui avait donné. Il partit donc pour Versailles. Il obtint une audience de Louis XV, et pendant deux heures il développa, aux yeux du prince charmé, les projets qu'il avait médités pour vivifier et étendre en France la culture des mûriers et la mise en œuvre de la soie. Les pouvoirs qu'Althen sollicitait lui furent accordés, et aussitôt il se hâta d'établir une vaste exploitation aux environs de Montpellier. Dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les préjugés et l'esprit de routine, il ne fut soutenu ni par le gouvernement ni par Louis XV, ce roi qui oubliait tant. Althen, ruiné, revint à Marseille, abattu mais non découragé. Il pensa alors à la garance. Par son sol, par son climat, Avignon, qu'il avait visité, lui avait rappelé le climat et le sol de l'Anatolie. Il réalisa les débris de sa fortune et se rendit dans le comtat Venaissin, qui relevait alors du saint-siège.

Il gagna l'esprit d'une dame très-riche, M^{me} de Claussenette, et, grâce à elle, il fit ses premiers essais : la garance réussit. M. le marquis de Caumont lui accorda la plus généreuse confiance ; en 1765, la plante tinctoriale prit définitivement rang parmi les produits qui devaient contribuer à la fortune de notre pays. Althen, malheureusement, ne vit pas les beaux jours de la prospérité qu'il venait de léguer à Avignon. Il serait mort de misère sans la noble bienfaisance du marquis de Caumont. Lorsqu'il

s'éteignit, en 1774, il laissa une fille sans appui, sans ressources. En vain sollicita-t-elle la bienveillance des gouvernants, ils restèrent sourds à sa voix suppliante. Au milieu des populations, des champs enrichis par son père, elle mourut misérable. Cependant, l'attention publique était éveillée, elle pouvait compter sur un meilleur avenir, car le département de Vaucluse, honteux d'une trop longue ingratitude, venait d'ordonner que pour perpétuer le souvenir d'Althen, il lui serait dressé une table commémorative dans le Musée d'Avignon. Le jour même de l'inauguration (1821) du modeste monument, le jour même où ce tardif témoignage de gratitude était donné à Althen, la fille d'Althen mourait à l'hôpital!

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand philosophe anglais qui, devenu ministre, fut frappé par un arrêt infamant pour avoir abusé de sa charge?

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

UHLAND.

CHANSON D'UN PAUVRE.

« Je suis un pauvre homme, et vais seul par les chemins ; plutôt à Dieu que je fusse encore une fois franchement de joyeuse humeur !

« Dans la maison de mes bons parents j'étais un gai compagnon ; le souci amer est devenu mon partage depuis qu'on les a portés en terre.

« Je vois fleurir le jardin des riches ; je vois la moisson dorée : mon sentier, à moi, est stérile ; c'est celui où l'inquiétude et la peine ont passé.

« Je traverse en rongeant mon mal la troupe joyeuse des hommes ; je souhaite à chacun le bonjour de toute l'ardeur de mon âme.

« O Dieu puissant ! tu ne m'as pas laissé tout à fait sans joie ; une douce consolation se répand pour tous du firmament sur la terre.

« Dans chaque petit bourg ton église sainte s'élève ; tes orgues et les chants des chœurs retentissent pour chaque oreille.

« Puis le soleil, la lune et les étoiles m'éclairent avec tant d'amour ! Et quand tinte la cloche du soir, alors, Seigneur, je m'entretiens avec toi.

« Un jour, pour tous les bons s'ouvrira ta vaste salle de béatitude ; alors je viendrai en habit de fête m'asseoir au festin. » UHLAND.

Traduit par H. BLAZE.

POÉSIES.

PARFUM ET SOUVENIR.

As-tu vu la rose brillante
S'ouvrir au souffle du matin,
Et bientôt sa feuille odorante
Du vallon joncher le chemin ?
Le jour fuit ; sur son aile humide
Le vent du soir, d'un vol rapide,
Emporte ces débris épars ;
Mais son parfum révèle encore
La place où, reine d'une aurore,
La rose charma nos regards.

Ainsi, riante et mensongère,
L'Espérance, à notre matin,
Devant nous, d'une main légère,
Sème des fleurs sur le chemin.
Bientôt les aquilons se lèvent ;
Leurs souffles glacés nous enlèvent
Roses d'espoir et de plaisir...
Mais, comme un parfum salubre,
Du bien que nous avons su faire
Vit après nous le souvenir.

J. CANONGE.

RÉCRÉATIONS.

LE RUBIS DE LA MAISON VATTEVILLE.

Neuf heures du soir sonnaient à l'église de Besançon, lorsqu'une femme d'une cinquantaine d'années, enveloppée d'une mante d'indienne et portant au bras un petit panier, frappait à la porte de la maison n° 2 de la rue Saint-Vincent, qui à cette époque, celle du Directoire, avait pris le nom de rue de la Liberté.

La porte s'ouvrit.

« C'est vous, dame Marguerite, dit le portier d'un air mécontent; c'est bien heureux! tous mes locataires sont rentrés depuis longtemps; vous êtes toujours la dernière, et...

— Ce n'est pas ma faute, je vous l'assure, mon cher monsieur Thiébaud, reprit la vieille femme de l'air le plus poli; mais ma journée finit à peine, et quand le travail l'exige...

— Tout cela est fort bien... Passe encore, ajouta-t-il plus bas, passe encore s'il y avait des étrennes au bout de l'année...; mais, ah bien oui! on a toutes les peines du monde à me payer mes ports de lettres!... »

La vieille femme n'entendit pas ces derniers mots, car d'un pas alerte et vigoureux elle avait franchi tout d'une haleine les six étages d'un escalier, dont la raideur eût donné des vertiges à toute personne qui eût essayé de le monter pour la première fois.

« Neuf heures, répétait-elle, neuf heures! comme elle doit être inquiète! »

Marguerite ouvrit avec sa clef la porte d'une pauvre mansarde ou brùlait une veilleuse dont la lueur vacillante ne permettait de distinguer aucun objet.

— C'est toi, ma bonne Marguerite? dit du fond de la chambre une voix débile et cassée.

« Oui, *not' chère* dame, oui, c'est moi, bien triste de vous donner ainsi de l'inquiétude. M^{me} Lebreton, la belle drapière, est si active, qu'elle trouve toujours trop courte la journée de l'ouvrière... elle est pourtant de douze heures bien comptées. Au moment où j'allais plier l'ouvrage, elle m'a apporté un nouveau travail très-pressé; j'ai dû la satisfaire; et cette fois, je le reconnais, elle m'a bien récompensée de ma complaisance, ajouta Margue-

rite en jetant un regard de satisfaction sur le panier qu'elle venait de déposer sur la table. Tenez, m'a-t-elle dit de son air le plus aimable, voici un morceau de cet excellent pâté de foies que j'ai reçu hier de Strasbourg; je vais y ajouter une bouteille de bon vin, et vous souperez avec votre sœur... Vous savez que c'est ainsi qu'elle vous désigne, ajouta Marguerite, et il a bien fallu, pour votre sécurité, me prêter à cette erreur; mais il faut que l'on n'y regarde pas de bien près, car vous avez un air si noble, si distingué... Et moi, après tout, on doit bien voir que je ne suis que votre domestique.

— Ma domestique! reprit la voix encore cachée dans l'ombre, ma domestique! quand, loin de récompenser tes services, je vois que tu travailles pour me nourrir! quand tu m'entoures des soins les plus tendres de l'affection la plus dévouée, pauvre Marguerite! quand tu as accepté malgré ton âge et tes habitudes un labeur journalier, pénible et fatigant! Va, tu es vraiment ma sœur, et j'en serais fière! Ta noblesse est plus élevée que la mienne. Reléguée dans cet obscur grenier par suite des événements politiques qui ne m'ont laissé ni asile ni fortune, je te dois tout, et il n'a tenu qu'à moi de me croire encore comme autrefois la noble abbesse de Vatteville, tant tes services ont été pleins d'égards, tant tes prévenances ont été respectueuses!... »

En parlant ainsi, la vieille dame s'était redressée dans son vieux fauteuil, elle avait relevé la coiffe noire qui couvrait son beau front, pur encore de toutes rides, et son œil brillait d'un éclat passager; elle tendit la main à Marguerite qui l'embrassa avec effusion...

Puis, comme ces instants d'épanchements n'étaient pas sans danger pour la vieille abbesse, la fidèle domestique s'empressa de mettre le couvert afin de faire diversion à des pensées pénibles, à des souvenirs douloureux.

Pourtant le souper avait ce jour-là un luxe inaccoutumé, le vin et le pâté de la belle drapière en faisaient tous les frais; ce fut donc une petite fête; d'ailleurs, pour l'ordinaire, Marguerite prenait ses repas dans la maison où elle travaillait, et la noble dame Marie-Anne-Adélaïde de Vatteville dinait et soupait seule, avec la sobriété que commandait l'extrême exigüité de ses ressources.

« Marguerite, dit à la fin du repas la vieille abbesse un peu égayée par ce confortable inusité, Marguerite, j'ai un secret à te confier! Je ne veux, je ne dois pas le garder plus longtemps!

— Un secret! ma chère maîtresse! un secret pour moi! ajouta l'excellente femme d'un ton où perçait un léger reproche.

—Oui, ma chère Marguerite, un secret pour toi...; mais tu le connaîtras aujourd'hui même... Écoute, ce travail que tu as accepté pour moi..., il faut y renoncer... Je ne puis plus me passer de toi... Sais-tu bien que j'ai quatre-vingts ans? Ces absences d'une longue journée, je ne puis plus les supporter. Lorsque tu n'es plus là, près de moi, je m'inquiète, je me déssole... j'ai peur même quelquefois... c'est l'âge qui veut cela... Et puis, croirais-tu qu'il m'arrive de pleurer?... oui, comme un enfant!... Mon Dieu, quand on vieillit, on n'a plus ni force ni courage!... Ainsi tu ne me quitteras plus... n'est-ce pas? Je l'exige... je le veux!

— Mais alors, comment ferons-nous? reprit la bonne Marguerite.

— Et voilà précisément mon secret, ajouta M^{me} de Vatteville.

— Écoute, prends la clef de cette armoire; dans l'enfoncement à droite, tu trouveras mon coffre vert dans lequel sont enfermés mes lettres et les papiers de ma famille; au fond de ce coffre, il y a une petite boîte blanche en sapin; apporte-la-moi.

— La voici », dit Marguerite en l'apportant, et d'un air de plus en plus surpris.

L'abbesse regarda un instant la boîte sans rien dire. Sa figure avait une expression de dignité sévère. Marguerite crut voir une larme rouler sous sa paupière, elle la vit porter la boîte à ses lèvres, la baiser avec un saint respect!

« J'avais juré, dit-elle, de ne jamais m'en séparer, mais il le faut... Dieu l'a voulu!... »

Marguerite, debout, attendait avec anxiété le dénouement de cette scène bizarre.

L'abbesse ouvrit la petite boîte de sapin doublée de peau de cygne; sa main était agitée d'un tremblement nerveux; on eût dit qu'elle était au moment de commettre une profanation... Elle en tira un rubis d'une beauté remarquable.

« Vois-tu cette pierre précieuse? dit-elle à Marguerite, c'est la gloire de mes ancêtres! c'est le dernier fleuron de ma couronne!... ce que j'ai de plus cher au monde!... Ce fut don Juan de Vatteville, mon grand-oncle et le plus noble des archevêques de Besançon, qui l'apporta d'Orient; et lorsque, pour récompenser quelques services de la famille, Louis XIV eut créé l'abbaye de Vatteville, il en orna lui-même la crosse de la première abbesse, ma parente et mon ancêtre... Tu comprends maintenant le prix que j'ai dû attacher à ce bijou!

« J'ignore, poursuivit-elle, le prix qu'il peut avoir dans le commerce : ce-

pendant, malgré les difficultés de l'époque, il pourra peut-être nous soustraire, au moins pour quelque temps, à la nécessité. Seule, j'aurais préféré mendier ou mourir que de toucher à ce dépôt sacré ; mais tu souffres, toi, Marguerite, tu souffres par moi, et pour moi... ; abuser plus longtemps de ton courage et de ton dévouement deviendrait un lâche égoïsme... Dieu m'a inspiré ce que je devais faire ; il veut que j'expie, peut-être, un sentiment d'orgueil ! qu'il réprime.

« Je tâcherai de trouver un peu d'orsur ce bijou. Tu connais le vieux père Simon ; malgré son extérieur humble et sa vie modeste, j'ai su qu'il est fort riche ; et, quoique très-avare, il est bon, et obligeant, toutes les fois que les services qu'il rend peuvent lui offrir une chance de bénéfice, quelque léger qu'il soit. »

Le lendemain, ainsi qu'elle en avait conçu le projet, l'abbesse, accompagnée de Marguerite, se rendit chez le père Simon.

« Monsieur, lui dit-elle, je sais que vous avez quelque sympathie pour la classe dont je fais partie et que vous êtes incapable de trahir un secret, car vous avez obligé quelques personnes de mes amies ; je suis l'abbesse de Vatteville, proscrire, poursuivie ; j'habite ici près, sous un nom qui n'est pas le mien. Je ne possède plus rien, rien absolument, et sans le dévouement d'une bonne domestique, je serais morte de misère et de faim... Pourtant, j'ai encore une ressource, une seule... Je ne sais si je fais bien d'en user ; mais, à mon âge, le courage s'affaiblit... D'ailleurs, je ne suis pas seule, et c'est ce qui me détermine... Soyez donc assez bon pour me prêter quelque chose sur ce bijou ?

— On vous a trompée, madame, reprit aussitôt d'un ton piqué le bonhomme, si l'on vous a dit que je prêtais sur gages. Je suis moi-même très-pauvre ; l'argent est fort rare et l'on en voit très-peu. Je ne demande certainement qu'à obliger lorsque cela se peut, mais aujourd'hui c'est tout à fait impossible. »

La pauvre abbesse vit un instant s'envoler sa dernière espérance ; cependant elle insista :

« Vous le savez, monsieur, reprit-elle, dans l'impossibilité où je suis de découvrir mon nom, je ne sais à qui m'adresser... Sans la pauvreté et l'obscurité qui me protègent, déjà depuis longtemps j'aurais payé de ma tête mon ancienne fortune et mon nom !

— Mais comment voulez-vous, reprit le père Simon, que j'estime ce bijou ? Je ne suis pas joaillier, et je crains de me méprendre soit à votre détriment, soit au mien.

— Oh ! monsieur, ne me refusez pas, ou je n'ai plus qu'à mourir ; car je n'aurai jamais le courage de mendier ! Gardez le diamant comme votre propriété, et donnez-moi quelque argent. »

Le père Simon était avare, mais ce n'était pas un méchant homme. Il fut touché des larmes de la pauvre octogénaire ; et, d'ailleurs, plus il regardait le bijou, plus il commençait à se pénétrer de sa valeur.

« Écoutez, dit-il au bout d'un instant de réflexion, je ne possède absolument en argent que 1,500 fr., je vais vous les donner... Je fais peut-être un mauvais marché ; mais j'aimerais encore mieux m'y exposer que de vous laisser dans une pareille détresse. Lorsque mes affaires m'appelleront à Paris, je m'informerai du prix de ce bijou, et, si je ne l'ai pas assez payé, je vous ferai passer une nouvelle somme.

— Oh ! vous êtes notre sauveur ! s'écria l'abbesse en joignant les mains. 1,500 fr. ! Il y a de quoi vivre plus d'un an ! »

Quelques mois plus tard, le père Simon, amené à Paris pour quelques affaires, entra dans le magasin de joaillerie de la rue des Victoires.

« Monsieur, dit-il en s'adressant au marchand, et en tirant d'une des poches de son gilet le rubis qu'il tenait de M^{me} de Vatteville, je voudrais savoir ce que vaut cette pierre ? »

Le joaillier prit le bijou d'un air assez indifférent ; mais à peine l'eut-il un instant examiné que, jetant un coup d'œil rapide sur l'habit râpé et la tournure grotesque du possesseur, il s'écria avec véhémence : « Ce bijou ne vous appartient pas, monsieur ! et vous ne sortirez d'ici que lorsque vous aurez pu justifier de la possession de cet objet. Fermez les portes, dit-il au garçon du magasin, et que l'on aille chercher main-forte. » Puis, renfermant le bijou dans un tiroir, il en ôta vivement la clef. « Et maintenant, dit-il en secouant rudement le père Simon qu'il tenait au collet, vous ne m'échapperez pas ! »

En vain le père Simon protestait de son innocence, et il allait en fournir les preuves, quand, pour toute réponse, le lapidaire jeta sur lui un regard plein de mépris. « Cette pierre ! dit-il avec enthousiasme, cette pierre ! mais c'est le Vatteville, malheureux ! c'est le prince des rubis ! le plus beau, le plus rare des bijoux ! Il passerait pour fabuleux, s'il n'était gravé fidèlement dans notre *Guide des lapidaires*... Regardez vous-même son portrait... Voici bien sa taille antique... cette tache sombre... C'est bien le précieux rubis dont on cherchait la trace, et que l'on croyait perdu depuis longtemps... Aussi, vous ne sortirez de mes mains qu'après m'avoir dit quel est le hasard qui vous en rend possesseur !

— Et je vous l'aurais dit déjà sans la crainte de compromettre l'existence d'une pauvre femme qui s'est confiée à moi... Ce bijou, je le tiens de l'abbesse de Vatteville elle-même, dont il est la dernière et l'unique ressource. »

Le père Simon put facilement prouver qu'il était un riche propriétaire, malgré son extérieur plus que modeste; et bientôt le joaillier n'eut plus qu'à s'excuser envers lui d'une méprise à laquelle la richesse du bijou et sa mise excentrique avaient dû donner lieu.

« Ne craignez rien pour le secret de M^{me} de Vatteville, ajouta l'honnête marchand; s'il est des âmes viles, il en est aussi qui savent respecter le malheur, de quelque côté qu'il se trouve et dans quelque camp qu'il se présente...

— Enfin, quel prix vaut donc ce bijou ?

— Plusieurs millions, monsieur ! Et ni moi ni mes confrères ne pourrions le payer. Il faudrait pour cela que nous nous réunissions plusieurs ensemble, et que nous fussions intéressés à cette immense affaire par la perspective d'un couronnement ou d'un mariage dans les maisons royales de l'Europe. Si vous voulez, je parlerai à mes confrères...

— Je ne suis pas pressé. J'attendrai moi-même cette occasion, en avançant les fonds à l'abbesse, dit le père Simon qui se sentait troublé par la joie de posséder un semblable trésor. Merci, je reviendrai vous voir. »

Le premier jour de l'an 1795 venait de poindre, tant bien que mal, à travers un brouillard épais et glacé. La vieille abbesse et Marguerite s'étaient levées plus tristes encore que de coutume; c'est qu'il y avait quatorze mois que le ménage avait reçu le prix du rubis de Vatteville, et que chaque jour avait emporté brin à brin cette faible somme; si bien que ce matin même, enfoncée dans son vieux fauteuil et devant un foyer sans feu, M^{me} de Vatteville regardait d'un œil morne travailler Marguerite, et que toutes deux, sans oser se communiquer leurs tristes réflexions, cherchaient dans leur esprit les moyens plus ou moins impossibles de sortir de l'embarras pécunier dans lequel elles se trouvaient plongées de nouveau.

« Simon ne m'a fait aucune réponse, dit enfin l'abbesse, en répondant tout haut à sa pensée. Sans doute que le rubis n'a pu se vendre plus cher que ce qu'il m'avait avancé... Cela est si difficile, même encore en ce moment!...

— C'est vrai », répondit Marguerite avec distraction, et en cherchant à faire disparaître la couche humide qui ternissait les vitres, et sans entendre les paroles de l'abbesse.

Et toutes deux se turent quelques instants.

« Voilà un triste premier de l'an ! reprit de nouveau M^{me} de Vatteville au bout de quelques minutes.

— Oh ! que ne puis-je, dit la bonne Marguerite en sortant tout à coup de sa rêverie, au prix de tout mon sang, vous le rendre meilleur, ma bonne maîtresse !

— Et moi, pourquoi ne suis-je plus riche ? pourquoi ne suis-je plus abbesse de Vatteville, pour récompenser, comme tu le mérites, tant de générosité et de dévouement ! »

Deux coups violemment frappés à la porte de la chambre firent bondir en cet instant la pauvre abbesse et sa domestique, qui courut ouvrir avec une sorte d'effroi.

« Mademoiselle Marguerite, dit le vieux portier, en introduisant le domestique du père Simon, v'là un mosieur qui veut vous parler... Je crois bien qu'il se trompe... »

Le domestique tendit une lettre à l'abbesse.

« Merci, monsieur Thiébaut, merci, dit Marguerite en tenant la porte entr'ouverte, et attendant que l'indiscret portier se fût retiré. Merci, monsieur Thiébaut. C'est bien pour nous, ajouta-t-elle. »

M^{me} de Vatteville, voyant qu'il n'avait pas l'air de comprendre, lui fit signe de sortir d'un geste plein de fermeté.

« Pas un sou ! et fière comme une *aristocrate* ! » murmura le vieux portier, furieux de se voir déçu dans sa persistante curiosité.

L'abbesse s'approcha alors de la croisée, mit ses lunettes sur son nez, rompit le cachet d'une main tremblante, et lut :

« J'ai enfin pu traiter avec un marchand pour l'objet en question. J'ai obtenu à grand' peine une somme de 25,000 fr., ce qui est énorme. Mais les paiements sont à des termes fort éloignés. Je pense donc vous être agréable, dans la position où vous vous trouvez, en vous proposant une rente viagère de 1,500 fr., reversible à votre mort sur la tête de la domestique qui vous a si fidèlement servie.

« Si vous acceptez, mon domestique de confiance vous comptera à l'instant même la première année d'avance.

« SIMON. »

— Le brave et digne homme ! s'écria l'abbesse dans sa joie ; car, dans la droiture de son cœur, elle ne soupçonnait pas que l'on pût avoir même la pensée d'abuser de sa position.

Quoi qu'il en fût, habituée désormais à la médiocrité, l'abbesse vécut dès lors heureuse et tranquille, et, toujours entourée des bons soins de Marguerite, elle atteignit près de cent ans, en bénissant chaque jour le père Simon, qu'elle regardait comme un bienfaiteur.

Quant à la fidèle Marguerite, elle ne survécut que de quelques mois à la maîtresse qu'elle chérissait, et à laquelle elle avait donné de si longues et de si touchantes preuves d'affection.

Ainsi qu'il arrive presque toujours, l'acte peu loyal du père Simon ne lui fut pas profitable. Après avoir enfoui son trésor pendant plusieurs années, le couronnement de l'Empereur vint lui offrir l'occasion de le réaliser. Malheureusement pour lui, sa cupidité et son ignorance lui soufflèrent un matin une fatale pensée. « Puisque ce rubis taché et taillé à l'antique, se dit-il, a pu valoir plusieurs millions, que ne vaudrait-il pas s'il était pur de toutes taches et taillé d'une façon moderne ! »

Il trouva un ouvrier lapidaire qui, pour une somme de 3,000 fr., fit disparaître la tache et le rendit moderne.

Mais cette tache, c'était le blason du Vatteville ! son origine, sa valeur ; sa taille antique, sa beauté, sa noblesse !... Ainsi défiguré, pas un joaillier ne voulut le reconnaître... Il ne valait plus mille écus !

Ce fut ainsi que le plus beau rubis de l'Europe perdit son nom et sa valeur, et fut rayé du *Guide des lapidaires*, où se trouve encore aujourd'hui consignée son histoire.

Comme si ce bijou n'eût pas dû survivre à son origine, il périt peu de temps avant la dernière abbesse de son nom.

MARIE DE MONTLUÇON.

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7^{me} ANNÉE.

LETTRE V.

A CAMILLE.

Février 1851.

Des roses, partout des roses! des fleurs, des rubans, du crêpe, de la soie, voilà ce que l'on voit chez les couturières et les marchandes de modes. Les premières ne taillent plus le drap, le cachemire; les secondes ne pensent plus aux chapeaux et aux capotes, elles ont encore deux mois devant elles pour songer aux nouveautés du printemps, et l'on ne s'occupe véritablement que de bals ou de soirées. Comme tu recevras cette lettre avant les jours gras, et que tu me dis avoir quelque petite fête en perspective, je t'envoie une gravure de modes dont les toilettes peuvent être simplifiées. Ma jeune fille en rose porte une robe de crêpe à trois jupes, chaque ourlet est orné d'une guirlande de petites marguerites mignonnes en fleurs artificielles. Le corsage est plat, à trois pièces. La pointe en est très-marquée. La berthe qui est ronde est surmontée d'un petit bouillonné de mousseline très-claire. La coiffure se compose de marguerites et de ruban rose. On peut remplacer ces rubans par du velours vert.

La jeune fille en blanc porte une robe de taffetas d'Italie à corsage froncé. Les trois jupes n'ont aucun ornement; seulement une guirlande de roses pompon, qui fait le tour du dos et forme le cœur sur la poitrine, vient se terminer au bas de la première jupe à gauche et forme une touffe de fleurs entourées de feuillage. On peut substituer des violettes aux roses, surtout pour demi-deuil. Alors la couronne s'attacherait avec du velours noir. Le velours se porte toujours pour bracelet et même pour tour de cou en guise de collier. Tu m'as demandé un patron de chemisette pour porter avec une robe décolletée. Je ne t'en enverrai pas, ma chère enfant, parce que ces chemisettes ne sont plus de mode; on brode ou l'on achète simplement de beaux entre-deux au plumetis, que l'on coud au haut de la robe.

Ma toilette de dame se compose d'une robe de velours à pièce, formant le carré. Les robes de velours sont d'une solidité extrême, et il est bien

rare qu'un corsage montant puisse habiller parfaitement pendant cinq ou six ans. La poitrine devient souvent trop étroite; il est aussi assez difficile de rassortir les couleurs, et l'on est souvent désolée de produire un très-mauvais effet avec une belle robe. Avec ma petite pièce il est facile de remédier à ce désagrément, on peut ouvrir la pièce par devant si la robe est en redingote. Cette pièce a la forme d'un V très-allongé. Dans le bas elle n'a pas plus de trois doigts de largeur, dans le haut elle a au moins le double. On pose cette pièce au milieu du corsage, en rentrant de celui-ci ce que l'on juge convenable pour former le carré. Quant au dos, il peut rester tout à fait montant, si on le préfère. La pièce ne se coud dans le bas qu'à quatre doigts environ de la pointe, c'est-à-dire qu'elle sépare les deux pointes qui forment gilet. Maintenant, pour que cette pièce maintienne le corsage, on y coud deux baleines; sous l'une de ces baleines, celle du côté droit, s'attachent des portes (à peu près 15 à 18) qui servent à retenir les agrafes, cousues bien en face au côté droit du corsage. Mais cette robe n'a aucun aspect sans sa garniture, qui se compose d'un ruban de satin froncé d'une manière particulière. Ce ruban, de la largeur des brides de chapeau, est orné de deux fronces à l'envers; je veux dire qu'au lieu de faire un point droit on prend le ruban double et que l'aiguille tourne sur l'étoffe comme pour froncer un ourlet roulé. Ces deux fronces doivent faire gaufrer l'intérieur du ruban et laisser les deux bords simuler une garniture de 1 cent. 1/2 à peu près. Je donne ces explications un peu détaillées, la gravure ne pouvant pas bien rendre l'effet. La garniture des manches est la même; seulement, comme elle serait un peu maigre avec un seul ruban, on coupe un bout en deux, on fronce une des moitiés comme un volant et on en pose une à chaque manche, l'autre sous le ruban froncé double. Comme on le voit, cet ornement est peu coûteux (il faut 5 mètres de ruban). Il me reste à dire que la pièce doit être ornée de trois nœuds bien plats. Je ne les ai pas fait dessiner, craignant de cacher la forme du corsage. Le premier de ces nœuds se pose dans le haut de la pièce au-dessous du ruban; il a 15 cent. de largeur. Le second se pose à peu près deux doigts au-dessous, il n'a que 12 cent.; et enfin le dernier, qui se trouve au bas de la pièce, n'a que 9 cent. Ces nœuds sont simples. Cette façon de robe convient aussi pour redingote de taffetas. On substitue alors les rubans de taffetas à ceux de satin.

Pour revenir aux robes de bal, elles sont presque toutes légères et très-ornées, trop peut-être; aussi je ne les conseille point pour jeune personne. Les bouillonnés, les volants garnis de ruches, les nœuds, la blonde, tout

cela se trouve réuni, amoncelé. Il faut nécessairement des portes à battants pour laisser passer nos danseuses; et si cette mode continuait, nos tapis-siers inventeraient des sièges particuliers, car une femme ne doit pas s'asseoir si elle tient à conserver la rondeur de ses bouillonnés de tulle ou la fraîcheur de ses volants. Une jolie toilette de jeune fille est une robe de gaze rayée d'argent, à deux jupes; toutes les fleurs s'harmonient avec cette étoffe; une couronne de feuillage velours marron, avec de l'avoine ou des glands d'argent, accompagne bien cette gaze. Quelques couturières essayent aussi les jupes de tulle de plusieurs nuances, et marient le bleu et le blanc, le rose et le blanc. Sur cinq jupes, il y en a trois roses et deux blanches; on les orne d'effilé, de blonde, ou de ruban. C'est assez vapoureux.

Quant à la chevelure, on la tourne en tous les sens: on la frise, on la natte, et nous serons forcées bientôt d'imiter nos grand' mères prenant chez nous des coiffeuses à gages. Les dames romaines, dont on a tant blâmé le luxe, n'avaient pas plus d'*ornatrices* que les Parisiennes. La *cineraria* poudrait jadis sa maîtresse de cendres de bois précieux, d'aromates et de poudre d'or; la *fleuriste* couronnait sa tête de fleurs dont les branches et les feuilles étaient d'or teint. Aujourd'hui nous parons nos cheveux d'ornements d'or ou d'argent, de séquins vrais ou dorés. La mode des faux cheveux vint ensuite à Rome; toutes les femmes brunes qui voulaient être blondes étaient souvent forcées de recourir à la perruque montée sur des peaux de chevreau. Heureusement nous n'en sommes pas encore là; mais il est certain que la plupart des femmes du monde emploient de faux cheveux, car aucune chevelure ne peut suffire à certain arrangement. Par exemple, pour former par derrière une natte roulée à plat (trois ou quatre tours), il faut à peu près un mètre de longueur et une épaisseur extrême, et si l'on veut encore ajouter une tresse formant couronne au-dessus des bandeaux (coiffure très à la mode), il est impossible de se passer des ressources de l'art. Les dames posent sur ces nattes, au milieu, soit un papillon, soit une broche en diamants; les jeunes filles, une fleur; mais c'est une excentricité, et il faut être bien sûre de soi pour se permettre cette originalité. Je préfère une guirlande de fleurs, mêlée de ruban uni, ou de ruban écossais. Cette dernière guirlande s'appelle *schotish*. Il y a aussi des feuillages en chenille nuancée, moins parés que les couronnes de fruits en perles blanches à feuillages vert-Isly, et que les guirlandes de roses à feuillage brun. En général les coiffures sont très-larges et peu pendantes.

Je me suis étendue sur ces parures du soir, parce que je ne veux plus en reparler de l'hiver. Le mois prochain t'apportera une toilette de ma-

riée. Les demoiselles d'honneur retrouveront, dans cette lettre et dans la dernière, tous les détails qui leur sont nécessaires.

Les robes à basques seront, pour sûr, la mode dominante du printemps. Le corsage se met à part de la jupe : c'est une espèce de veste collante, garnie de dentelle, d'effilés, de passementerie, etc. Les basques sont rondes ou tailladées, les corsages ouverts ou montants. Je t'en enverrai une gravure en temps et lieu. Tu sais que, sans me laisser arriérer, je ne te recommande une mode que lorsqu'elle peut être portée. Il y a telle et telle nouveauté patronisée par une femme du grand monde, ne sortant qu'en voiture, qui serait très-ridicule sur ma pauvre personne, par la même raison qu'on ne porte pas des bottines de satin dans la rue, par une pluie battante.

Je ne saurais cesser de te répéter que la lingerie est devenue une des parties essentielles de notre parure. La broderie anglaise, pour le négligé ; le plumetis et les dentelles, pour accompagner la soie, le velours ; et les entre-deux de dentelle, mêlés à la broderie, ou les entre-deux brodés, mêlés à la dentelle. Quant aux *sous-manches* pagodes, coupe-les sur le patron que je te donne ce mois. Elles se composent toutes d'un entre-deux terminé par un volant de dentelle ou de broderie, ou de deux volants sans entre-deux. La couture de ces manches doit se trouver sur la saignée ; lorsqu'on les monte trop en arrière, elles ne font pas l'effet voulu.

Une petite coiffure d'appartement cherche à remplacer la fanchon : c'est un carré de tulle noir, garni de dentelle froncée tout au tour. On cache le pied de la dentelle sous un ou deux petits velours, et on pose ce carré de manière à ce qu'une pointe se trouve sur le front. C'est dire qu'une autre retombe derrière ; les deux autres sont fixées par quelques fronces, elles sont à la hauteur des oreilles. On attache cette coiffure avec de grandes épingles en jais noir. On peut y ajouter des *flots* de chaque côté.

Je te recommande bien mon pardessus blanc ; il est tout à fait *jeune*, et sera charmant pour la campagne, les bains de mer, etc. Je te l'ai expliqué avec soin ; il tereviendra très-bon marché si tu te sens le courage de le broder.

Tu trouveras dans mes ouvrages le dessin et l'explication d'un sac à tabac et d'une petite bourse, de forme cabas, qui est un vrai joujou. Après avoir reçu des compliments pour mes fleurs à l'aquarelle, j'envoie mes canards, avec la certitude qu'ils captiveront ta bienveillance, ainsi que mon cinquième album. Tu vas penser que je suis toujours à la quête de tes louanges. J'ai déjà songé à ma défense en cas d'attaque, et je te dirai, comme Charles-Quint : Si je ne les mérite pas, je les recevrai à titre d'instruction.

C. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Procédé de M. Thénard, de l'Académie des sciences, pour enlever sur le linge les taches de rouille, d'encre et de cambouis.

Pour enlever les taches de rouille ou d'encre, vous mettez un peu de sel d'oseille dans une cuiller d'étain. Pour faire dissoudre ce sel, vous remplissez d'eau votre cuiller, et vous la soutenez sur le feu.

Quand la dissolution est ainsi faite, vous en répandez quelques gouttes toutes bouillantes sur les taches, qui, presque toujours, disparaissent aussitôt; si elles résistaient, il suffirait de répéter cette facile et prompte opération.

Si vous avez affaire à du cambouis, il faut commencer par laver la tache; si elle est récente, avec du savon; si elle est ancienne, avec de l'essence de térébenthine. Cette opération faite, agir comme il est dit plus haut pour les taches de rouille.

OUVRAGES DIVERS.

CROCHET PLEIN.

Bourse-cabas, faite avec perles ou sans perles.

Cette petite bourse a 7 cent. en largeur et un peu plus de 5 cent. en hauteur. Le petit croquis que nous en donnons (n° 14) aidera beaucoup au travail que je vais expliquer.

Cette bourse se fait en cordonnet vert, bleu, groseille, noir, avec perles d'acier. Le 1^{er} rang est au crochet plein avec du gros cordonnet, sur 56 mailles pour un côté et 56 mailles pour l'autre côté, en tout 112 mailles. Après le 1^{er} tour, on fait la 1^{re} maille du second tour au crochet plein, puis 54 mailles avec perles au crochet plein. Le 1^{er} côté finit par une maille pleine. On commence l'autre côté aussi par une maille pleine; on continue le rang par 54 mailles avec perles, et on le termine par une maille au crochet plein ou double bride, de façon que les perles d'acier se trouvent séparées à droite et à gauche, aux angles du cabas, par 2 demi-bridges. Lorsque le cabas est plié cela fait une maille en dessus et une maille en dessous, à droite comme à gauche. Ces mailles simples se font à chaque tour dans la hauteur du cabas, les unes sur les autres.

J'ai dit que le 1^{er} tour était tout perles, excepté aux coins.

Le second se compose de 5 mailles avec perles et d'une maille simple, alternativement.

Le 3^e, de 3 mailles avec perles et 3 mailles simples.

Le 4^e, de 1 maille avec perles et 5 mailles simples.

On fait ensuite 2 tours unis; le petit cadre intérieur se fait en perles, ainsi que les petits pavés, qui se composent, non de 4 perles, comme on le voit sur le dessin, mais de 1 perle dans le bas,

de 3 au rang du dessus et d'une dans le haut. La bourse a 36 ou 38 tours en hauteur; on y ajoute une petite dentelle, puis un petit sac, qui se fait comme celui de la bourse du mois dernier et se finit par une coulisse, à laquelle sont attachés des glands en soie. Il reste encore à ajouter au cabas des anses en ganse de soie ronde.

Une de nos abonnées nous a envoyé une explication qui se rapproche de celle-ci, mais qui est beaucoup plus facile. Cette demoiselle fait ce cabas à carreaux paille et noir, absolument comme un damier. Elle fait 4 demi-bridges noirs et 4 jaunes. Tous les deux tours on change les couleurs, le carreau noir sur le jaune et le jaune sur le noir. Évidemment ce travail est plus fin que celui que j'ai indiqué avec perles, car la personne qui a bien voulu m'envoyer ces renseignements met 68 mailles de chaque côté de la bourse, qui est cependant dans les mêmes proportions. On double cette petite bourse jusqu'au sac; elle est très-originale. On pourrait aussi, je crois, en la faisant en damier, mettre un carré mat avec perles et un carré en soie.

CROCHET DE FANTAISIE.

Dahlia en relief pour tapis, voile de fauteuil.

Ces dahlias, qui ont chacun 10 cent., se cousent les uns à côté des autres par carrés. On les fait en fil d'Écosse (CB 10) pour voile de fauteuil; mais, pour tapis de table, je conseille de prendre de la laine ombrée de quatre nuances sur un fond de même couleur plus foncé, et de garnir ce tapis avec la dentelle de l'abat-jour donné en Décembre dernier. Il faut pour un tapis 250 grammes de laine de Saxe 5 fils, de qualité supérieure, à 22 fr. le kilo.

On commence par le cœur du dahlia en formant :

1^{re} tour, 3 mailles chaînettes que l'on réunit.

2^e tour, 3 mailles simples dans chacune de ces 3 mailles (ce qui fait 9 mailles).

3^e tour, 1 demi-bridge, puis 2 demi-bridges pour une seule alternativement, jusqu'à ce que l'on ait formé un petit rond plein, qui représente le cœur du dahlia.

Le dahlia a 8 pétales, qui se forment ainsi qu'il suit :

† Sans casser son fil on forme 9 chaînettes, puis on refait sur ces chaînettes, du moins sur les 8 premières, 8 demi-bridges, la 9^e restant libre pour former la pointe. Il faut savoir, avant de continuer ce travail, que ces chaînettes forment l'arête ou le milieu de chaque pétale.

L'arête du 1^{er} pétale terminée, on pique le crochet dans la maille après la 24^e du cœur; la 25^e, on fait 3 demi-bridges, prises dans 3 mailles du cœur, et l'on revient au signe †, jusqu'à ce qu'on ait formé les 8 arêtes. Pour cela on repique le cœur comme il suit :

2^e pétale, de la 28^e maille à la 31^e maille.

3^e — de la 31 — à la 34 —

4^e — de la 34 — à la 37 —

5^e — de la 37 — à la 40 —

6^e — de la 40 — à la 43 —

7^e — de la 43 — à la 46 —

8^e — de la 46 — à la 49 —

Si mon explication a été comprise, on a un rond entouré de 8 rayons ou arêtes.

Maintenant on entoure la 1^{re} arête comme il suit :

2 demi-bridges.

5 brides.

2 brides dans une maille.

3 brides dans celle d'à côté, qui est la 9^e maille de l'arête, celle qui fait la pointe.

2 brides dans celle qui suit.

5 brides.

2 demi-bridés.

3 demi-bridés qui s'attachent maille par maille au cœur de la fleur. On fait encore 7 fois ce travail pour former les pétales.

Dernier tour des pétales.

† On compte 6 mailles du point où l'on est, et l'on pique son crochet dans la 6^e maille du pétale qui se trouve à gauche et l'on fait :

1 demi-bride.

7 brides.

3 brides dans une seule.

5 brides dans une seule (celle de la pointe).

3 brides dans la maille suivante.

7 brides.

1 demi-bride.

Puis on recommence, en laissant l'intervalle des 6 mailles †, le 2^e pétale, et l'on suit la même explication pour les autres.

4^e et dernier tour.

Se compose d'une demi-bride qui suit maille par maille toutes les sinuosités de la fleur.

Le dahlia terminé, on pique pour entourer le pétale en commençant au-dessus du jour formé entre chaque pétale :

†† 1 bride. }
†† 1 chaînette. } 6 fois.

3 brides, dans la maille qui fait la pointe du pétale.

1 maille chaînette.

1 bride dans la maille à côté de celle de la pointe.

1 chaînette. }
1 bride. } 5 fois.

Puis 10 chaînettes traversant sous le pétale à côté. Enfin l'on recommence le travail 4 fois ††.

Ces mailles à jour ont formé un petit carré sur lequel se rattachent 4 pétales; les 4 autres détachés se prennent au dernier tour par une seule maille à la pointe du pétale.

Ce dernier tour se compose de 1 bride, 1 chaînette sur les brides et les chaînettes du tour inférieur. Il ne faut pas oublier d'augmenter aux quatre coins, pour ne pas déformer le carré.

Le 4 pétales étant attachés sont forcés de coquiller et de former relief.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

CROCHET PLEIN.

Sac à tabac, genre turc.

Ce sac se fait au crochet plein avec du gros cordonnet de quatre couleurs : bleu, noir, rouge et jaune. On le travaille comme la bourse expliquée le mois passé, c'est-à-dire que l'on commence par le rond, et que l'on travaille toujours en tournant. Ce sac étant dessiné point par point, je n'ai besoin que d'indiquer les couleurs. L'A représente le bleu, un beau bleu de France; le B le noir; le C le rouge cramoisi; e D le jaune.

Le rond du fond a 7 cent. et demi de diamètre; le sac, posé à plat dans sa plus grande largeur, 13 cent. et demi, et dans sa hauteur 13 cent. — Le sac terminé, on forme quatre rangs

de coulisses et trois rangs de crochet-écaille. Le premier rouge, le second bleu, le troisième noir. Chacun de ces rangs est liséré d'un rang de chaînettes en soie jaune.

La coulisse se compose d'une ganse de soie bleue. On pose dans le haut, de chaque côté, un gland plat de 10 cent. de longueur, large, et de trois couleurs, noir, jaune et bleu. Le haut du gland se trouve aplati entre deux boutons, rouge, bleu et jaune. Un gland semblable s'attache dans le bas.

Ce sac se double de peau blanche molle. Le rond de peau se coupe à part, se coud par un surjet au sac de peau, et se pose de façon que l'envers de la peau et la couture ne se voient pas lorsqu'on regarde l'intérieur du sac.

LINGERIE.

Pardessus en jaconas demi-ajusté, dessiné sur la 1^{re} planche de broderie.

Le n° 1 est un des devants du pardessus. Ces devants sont droit fil.

Le n° 2 est le dos, qui se coupe aussi droit fil en deux morceaux. Le patron du devant est, ainsi que celui du dos, marqué de lettres qui doivent se rencontrer lorsqu'on assemble les morceaux.

Le n° 3 est un morceau qui termine le dos, qui n'a pu être donné dans tout son entier, faute d'espace.

Le n° 4 est la manche dans toute sa grandeur. Ce patron peut servir pour autre sous-manche, et même manche de robe.

Une fois le patron taillé, soit en jaconas, soit en batiste, et les coutures faites, on entoure le pardessus d'un entre-deux (dessiné sur la feuille). Cet entre-deux se trouve brodé entre deux rangs de points d'échelle, indiqués par des lignes doubles. La couture de cet entre-deux se cache d'un côté, c'est-à-dire à l'intérieur, par un petit pli surmonté de deux autres petits plis semblables. Ces trois plis, les deux intervalles compris, n'ont qu'un centimètre et demi de hauteur.

L'entre-deux, comme on peut le voir d'après le dessin, borde tout le pardessus. C'est dire que les trois petits plis le surmontent aussi tout autour.

L'entre-deux qui traverse la poitrine, et le second qui se trouve au haut du dos, ne sont pas obligatoires. C'est un enjolivement.

La manche est aussi terminée par un entre-deux surmonté de trois petits plis.

Maintenant, tout l'entre-deux qui fait le tour du pardessus est garni d'une bande de broderie anglaise (n° 5). — Cette bande est froncée et cousue à l'entre-deux. — Cet entre-deux doit être ourlé de ce côté pour soutenir solidement la garniture. Cette garniture, qui doit avoir partout 6 cent. de hauteur, le feston compris, diminue graduellement dans le haut de la poitrine, de manière qu'à la couture du milieu du dos elle n'a pas tout à fait 4 cent.

La garniture de la manche se pose froncée à l'entre-deux, comme celle du paletot; on la diminue un peu de hauteur vers la couture. Il faut 70 cent. de garniture pour chaque manche. Pour les deux 1 mètre 40 cent.

Pour l'entourage du pardessus, il faut 4 mètres 80 cent. de garniture. C'est donc pour le tout 6 mètres 20 cent.

On ajoute à volonté, par quelques points dans le dos, une bande de jaconas ourlée, qui forme des pattes que l'on peut nouer; mais je trouve que la coupe de ce paletot indique qu'il doit être porté flottant.





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements, avec Gravures de Modes
 Gravures sur Acier Broderies, Tapisseries coloriées, Patrons de grandeur naturelle, Musique inédite, Rebus illustrés.
 Bureaux du Journal, 51, rue Cassette.

PARIS
 Ayuntamiento de Madrid

Explication de la 1^{re} feuille de broderie.

- | | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>1, 2, 3, 4, 5. Patron d'un paletot en jaconas et en broderie anglaise, dont l'ensemble a été dessiné sur la planche de détails du mois passé. (Voir aux Ouvrages, article <i>Lingerie</i>.)</p> <p>6. Col au plumetis et point de sable.</p> <p>7. Col au plumetis. Toutes les nervures des feuilles sont ornées d'un point d'échelle.</p> <p>8. Mouchoir au feston.</p> <p>9. Petite garniture pour bonnet d'enfant, chemise, etc. ; tous les ronds doivent être festonnés et découpés. Les lignes droites représentent un point à jour, tel qu'il est dessiné. Cette garniture est d'une grande légèreté.</p> <p>10. <i>Maria</i>. Plumetis et œillets.</p> <p>11. <i>Athénais</i>. Plumetis. Muguets.</p> | <p>12, 13. <i>Thérèse</i>. <i>Flamine</i>. Plumetis. Anglaise.</p> <p>14. <i>Ernia</i>. Plumetis gothique.</p> <p>15. <i>Philippine</i>. Feston.</p> <p>16. <i>Irma</i>. Plumetis.</p> <p>17. <i>Ferdinande</i>. Plumetis. Anglaise.</p> <p>18. <i>Félicie</i>. Pois et muguets.</p> <p>19. <i>Laure</i>. Gothique.</p> <p>20. <i>Justine</i>. Plumetis. <i>Myosotis</i>.</p> <p>21, 22, 23. <i>Lucie</i>, <i>Eveline</i>, <i>Lucette</i>. Plumetis. Anglaise.</p> <p>24. <i>Eugénie</i>. Plumetis au feston.</p> <p>25, 26. <i>L. T. R.</i>, <i>A. T.</i> Initiales. Plumetis.</p> <p>27. <i>Léontine</i>. Plumetis. Anglaise.</p> <p>28, 29, 30. <i>M. T.</i>, <i>H. L.</i>, <i>J. P.</i> Initiales. Plumetis.</p> <p>31. <i>Emélie</i>. Petite anglaise.</p> |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Explication de la 2^e feuille de broderie.

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>1. Dessin, broderie anglaise pour jupon, robe de baptême, etc. On peut, pour pantalon d'enfant ou garniture de manches, broder simplement le feston et les deux rangées de roues qui le surmontent.</p> <p>2. Dessin au feston pour rideaux de berceaux et couvre-pieds d'enfant. Les rideaux se font en mousseline, le couvre-pieds en piqué.</p> <p>3. Col au feston. Les feuilles, les œillets se festonnent. Ces derniers ont l'ouverture très-étroite. On trace l'œillet double et on le bourre entre les deux tracés, avant de festonner.</p> <p>4. Bande assortie au col pour manche ouverte, à un ou deux rangs.</p> | <p>5. Entre-deux assorti, soit pour poignet, soit pour le devant du fichu.</p> <p>6. Dessin imitation en point d'Alençon. Ce sont les jours qui font la beauté de ce travail. Il peut être simplement cordonné, mais alors il est moins joli.</p> <p>7, 8. <i>Célestine</i>, <i>Caliste</i>. Plumetis.</p> <p>9, 10. <i>N. M. B.</i>, <i>E. S.</i> Initiales. Plumetis.</p> <p>11, 12. Rond et sac d'un sac à tabac.</p> <p>13. Effet du sac tout monté. (Voir l'explication aux ouvrages.)</p> <p>14. Petite bourse en forme de cabas. (Voir l'explication aux Ouvrages.)</p> <p>15. Grand dessin au crochet ou filet carré, pour couvre-pieds, rideaux, tapis, etc.</p> <p>16. <i>H. D.</i> Initiales. Plumetis.</p> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Explication de la planche de tapisserie.

Grand dessin pour tapis, fauteuils, canapé, écran.

Explication de la gravure de modes.

TOILETTES DE JEUNE FILLE. Pour bal ou soirée.

TOILETTE DE DAME. Robe carrée avec fichu et manches de dentelle. Bonnet de dentelle orné de fleurs.

MUSIQUE.

Cinquième Album.

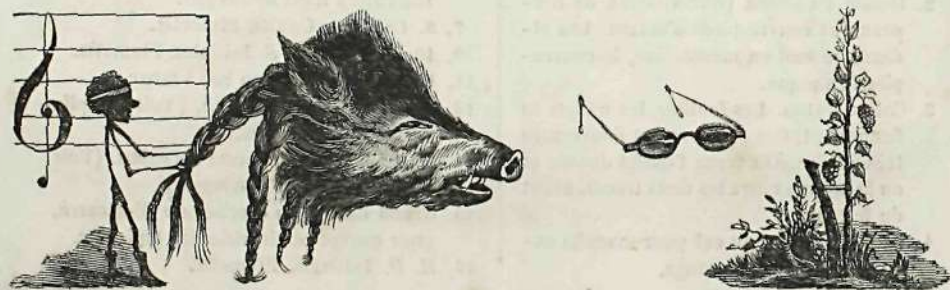
Olga. Redowa, par BOUSQUET.

Les Petites mains. Quadrille, par Tolbecque.

Sans toucher terre. Suite de valse, par Tolbecque

Explication du Rébus du mois de Janvier.

Si les Princes avaient eu des amis d'un grand caractère pour ministres, ils régneraient encore.

RÉBUS.

Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HENNUYER et Co, rue Lemerrier, 24. Batignolles.